

Guy Houdin

# LA RETRADUCTION



## TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION .....	
I. RETRADUCTION ET ÉVOLUTION DES LANGUES.....	
II. ÉVOLUTION DE LA CONCEPTION DE LA TRADUCTION ....	
III. PERTINENCE CULTURELLE DE LA TRADUCTION .....	
IV. IMPERFECTION DE LA TRADUCTION .....	
V. RETRADUCTION POUR LE PLAISIR .....	
VI. RETRADUCTION ET PENSÉE .....	
VII. RETRADUCTION ET IDÉOLOGIE.....	
CONCLUSION .....	
BIBLIOGRAPHIE .....	

## Introduction

Pourquoi retraduit-on les grandes oeuvres? Parce que les traductions vieillissent et deviennent même caduques, contrairement aux oeuvres qui, elles, durent<sup>1</sup>. Mais pourquoi les traductions vieillissent-elles? Un nombre de facteurs peuvent apporter un début de réponse à cette question. Celui qui semble le plus évident, l'évolution de la langue, fait qu'aujourd'hui il serait pénible de lire une traduction faite au XVII<sup>e</sup> siècle. La conception de la traduction suit un chemin qui parfois se recoupe mais qui continue d'évoluer entre les deux pôles, sourcier et cibliste. Le facteur qui certainement rassemble tous les autres, c'est le facteur culturel; la traduction appartient à un temps, à un lieu, à un peuple, et en ce sens, elle porte le sceau de l'Histoire. Si le traducteur est perfectionniste, c'est qu'il sait que sa traduction ne sera jamais parfaite; c'est à la fois cette conscience de l'imperfection et l'aspiration à la perfection qui font le progrès, en traduction comme dans d'autres domaines. Il peut arriver que la motivation d'une retraduction soit le simple fait de vouloir se faire plaisir et partager ce plaisir avec les autres. Le retour aux textes primitifs, à travers une retraduction, ouvre la voie pour une nouvelle lecture, une nouvelle interprétation des textes fondamentaux et fondateurs. L'Histoire des civilisations n'est pas un « long fleuve tranquille », et la retraduction est l'une des manifestations de ces accrocs et soubresauts qui secouent les peuples. Mais d'abord, parlons langue.

### I. Retraduction et évolution des langues

Les traductions vieillissent parce que la langue évolue. Elle le fait de deux façons. D'abord, prise dans son axe diachronique, elle change. Il suffit d'ouvrir le *Petit Robert* pour constater que des mots tombent en désuétude, que d'autres apparaissent, et que d'autres encore

---

<sup>1</sup> Meschonnic, Henri, 1986 : 77, cité par Jean Delisle et Gilbert Lafond (2000), "Retraduction", *Histoire de la traduction* [cédérom pour PC], module "Notions", Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.

changent de sens ou en acquièrent de nouveaux. Avant d'être *l'insuffisance de qualité, de valeur, de mérite*, la médiocrité était *position situation moyenne, modération, juste milieu*. Qui connaît encore et utilise le verbe épreindre, *presser quelque chose pour exprimer le jus*?<sup>2</sup> Dans sa saga *Fortune de France*, Robert Merle propose au lecteur, en fin d'ouvrage, un lexique des termes qu'il emploie et qui étaient courant au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> mais ne le sont plus depuis longtemps; une *avette* était une abeille, un *bougre* était un homosexuel.<sup>3</sup> Ensuite, la façon de s'exprimer se transforme. La préciosité du XVII<sup>e</sup>, le lyrisme romantique du XIX<sup>e</sup> furent des modes comme l'est certainement notre façon de dire de l'an 2000. A propos des traductions du XVI<sup>e</sup> des tragiques grecs et latins, Marie Delcourt dit : « *leur langue n'est plus la nôtre; les mots et les tours y ont assez vieillis pour avoir pris le charme du passé*<sup>4</sup>. » Ainsi, l'évolution de la langue et de la parole donne aux traductions d'une époque une patine surannée dans laquelle la suivante ne se reconnaîtra pas, et c'est pourquoi elle remettra l'ouvrage sur le métier.

## II. Évolution de la conception de la traduction

Les traductions vieillissent parce que la conception de la traduction passe par des phases qui se rejettent les unes les autres ou qui se rappellent. Suivons, en quelques grandes enjambées, le chemin tracé par Paul A. Horguelin dans son *Anthologie de la manière de traduire*<sup>5</sup>. Dans la France du Moyen Age, les traductions sont « *approximatives, glosées, moralisantes* »; le traducteur met son grain de sel dans sa traduction. La Renaissance voue « *fidélité à l'original* », sans toutefois faire du mot à mot. Puis vient le temps des « *Belles Infidèles* » où on pratique la

---

<sup>2</sup> *Le Nouveau Petit Robert*, 1993.

<sup>3</sup> Merle, Robert, 1992, *Fortune de France, I*, Paris, Éditions de Fallois.

<sup>4</sup> Delcourt, Marie, 1925 : 13.

<sup>5</sup> Horguelin, Paul A. (2000). *Anthologie de la manière de traduire*, 2<sup>e</sup> éd., dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2000), *Histoire de la traduction* [cédérom pour PC], module « Thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.

*traduction libre*, où on cherche la *qualité du style*, où on *francise* pour donner au texte une couleur plus actuelle, où on *supprime* et *atténue* ce qui peut être choquant pour le lecteur dans sa bienséance. La fin du XVIII<sup>e</sup> voit apparaître l'esquisse d'un retour à la littéralité qui se confirmera et se développera au siècle suivant. Finie *l'adaptation* à l'époque traduisante, on cherche à transporter le lecteur vers celle de l'oeuvre originale. Non seulement on veut rendre le contenu intégral de l'oeuvre, mais aussi sa forme, et ce jusqu'à l'excès, parfois, en faisant des traductions expérimentales et érudites guère accessibles au grand public. *Les traductions littérales* sont alors *les plus fidèles*. Au XX<sup>e</sup>, le respect de l'oeuvre originale devient petit à petit la norme. De plus, la traduction tout en continuant à s'occuper de littérature, s'oriente de plus en plus vers la science, la technique et le commerce, pour lesquels l'efficacité de la communication est primordiale. On observe ainsi, au cours des âges, un mouvement dialectique entre la traduction sourcière et la traduction cibliste, à des degrés divers. D'une époque à l'autre, les traductions deviennent obsolètes, et l'époque qui suit n'a pas les mêmes goûts, ses moeurs sont différentes. Chaque époque pense qu'elle est meilleure que la précédente et que ce qu'elle fait et produit est un progrès par rapport à ce qui se faisait avant elle. Voltaire pouvait dire à Mme Dacier « *Il faut traduire pour son temps et non pour les temps passés.* » Cette courte déclaration sonne comme une justification de la retraduction des grandes oeuvres.

### ***III. Pertinence culturelle de la traduction***

La retraduction s'inscrit dans l'histoire. La retraduction d'une oeuvre est le produit de son temps tout autant que l'est une oeuvre originale. D'une part, le traducteur ne peut utiliser que la langue et la parole que son époque lui fournit, au risque, comme Émile Littré, de faire des traductions qui n'intéresseront qu'un tout petit nombre de lecteurs. D'autre part, comme le démontre Annie Brisset, « *traduire est un acte discursif. Il s'ensuit que la traduction est*

*foncièrement tributaire du lieu et du moment de sa réalisation.* »<sup>6</sup> L'auteur appuie sa proposition sur la définition que donne de la « *pratique discursive* » Michel Foucault : « *c'est un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d'exercice de la fonction énonciative*<sup>7</sup>. » Ceci impliquerait que le traducteur, comme l'écrivain, est le produit d'une détermination, et qu'il n'a qu'un contrôle limité de ce qu'il peut faire. Le traducteur traduirait donc plus comme il peut que comme il veut. Dans son labeur, il obéirait à un inconscient collectif qui, en quelque sorte, lui dicterait ce qui est *acceptable*<sup>8</sup> ou pas. Au temps des *Belles Infidèles*, le traducteur *supprimait* ou *atténuait* ce qui pouvait choquer le lecteur. Les féministes de la fin du XX<sup>e</sup> siècle produisent des traductions qui auraient été impensables, impubliables quelques décennies plus tôt. Le traducteur, et la traductrice, suit, pour ne pas dire subit, l'*intentio culturae*<sup>9</sup>, notion proposée par Luciano Nanni, dont il ne peut s'émanciper. La culture exerce sur le traducteur une dictature qui oblige celui-ci à dire ou à ne pas dire, un peu comme *la langue est*, pour Roland Barthes, *fasciste* en ce qu'elle *oblige à dire*.<sup>10</sup> Le traducteur est donc prisonnier autant de sa culture que de sa langue. De l'*intentio culturae*, Annie Brisset déduit une proposition : « *La traduction fonctionne comme traduction dans une culture quelle que soit la réalité du texte que la culture a délégué pour cet usage.* » De là, elle propose la notion de *pertinence culturelle* pour remplacer celles de *vérité (de l'original)* et de *fidélité (de la traduction)*.<sup>11</sup> Cette notion de *pertinence culturelle* permet de voir la traduction selon une perspective autre et relative. Autre, parce que la *vérité de l'original* et la *fidélité de la*

---

<sup>6</sup> Brisset, Annie 1990 : 23.

<sup>7</sup> Foucault, Michel : 1969 : 153-154.

<sup>8</sup> Brisset, Annie, *op. cit.*, p. 25.

<sup>9</sup> Notion présentée par Annie Brisset dans son séminaire de maîtrise *Discours et Traduction*, printemps 2001, ÉTI, Université d'Ottawa.

<sup>10</sup> Barthes, Roland (1978). *Leçon*, Paris, Éditions du Seuil, p. 14.

<sup>11</sup> Brisset, Annie, séminaire de maîtrise *Discours et Traduction*.

*traduction* ne sont plus les pivots de la traduction. Relative, parce que la traduction dépend de facteurs nombreux et non fixes, qui évoluent avec le temps, l'effet de mode, ou qui viennent s'ajouter à ce qui existe déjà, progrès scientifiques et technologiques, événements sociaux, guerres, etc. Si la traduction est culturellement pertinente, elle appartient alors à un chronotope, et elle perd de sa pertinence en sortant de ce chronotope. Comme il est inévitable qu'elle en sorte, ne serait-ce que dans la dimension temporelle; elle est vouée à ne plus faire sens au bout d'un certain temps, lorsque les changements successifs dans la culture auront effacé dans l'inconscient collectif un nombre critique de repères, ou qu'ils en auront apporté de nouveaux qui remplaceront les premiers. Car la culture, comme l'expliquait Walter Moser lors de la conférence qu'il a donné le 18 avril 2001 à l'Université d'Ottawa, en citant *Le déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, a une vie comme celle d'un être humain. Certes, ce concept s'applique premièrement à la culture dominante, comme celle de l'empire romain, ou celle de l'Europe occidentale de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle. Mais il peut aussi s'appliquer aux cycles internes d'une même culture, qu'elle soit dominante ou pas. Ainsi, une traduction appartient à un cycle culturel, et à ce titre, elle meurt avec lui. Cette mort implique que, si l'oeuvre originale présente encore un intérêt dans le nouveau cycle, il faudra la retraduire.

#### **IV. Imperfection de la traduction**

Une oeuvre originale tient toute seule, même si elle appartient à la culture qui l'a vu naître et qu'elle en dépend. Une traduction, en revanche, n'existe qu'en fonction de l'oeuvre qu'elle représente. Elle est la lecture et l'interprétation de l'original par un esprit à un moment et en un lieu donnés. Elle ne peut être parfaite. Plus encore, elle ne peut être universelle ni intemporelle. Certaines traductions, comme la *King James Version*, mais elles sont rares, transcendent le temps et vivent de façon autonome. La *King James Version* constitue une oeuvre à part entière et fait partie des textes fondateurs de la culture anglo-saxonne. Sa présence dans la

littérature de langue anglaise est telle qu'elle, la KJV, ne sera pas remplacée de si tôt. Elle jouit d'un statut semblable à celui de *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Ce phénomène peut s'expliquer par sa valeur idéologique, la religion, et politique, l'indépendance de l'Église d'Angleterre vis à vis de la papauté, mais aussi par sa qualité littéraire, son style « shakespearien ». Toutefois, elle n'est pas parfaite, et personne ne le cache. Depuis 1611, de nombreuses versions anglaises ont été publiées. Comme la KJV, elles peuvent avoir un but idéologique, la conversion et surtout l'adhésion à une confession, dont la version proposée par Nida est un exemple caractéristique. Mais la Bible est un cas particulier qui nécessiterait une étude à elle seule. Une traduction n'est donc jamais parfaite. Elle reste une « copie » plus ou moins « bonne » de l'oeuvre originale. La qualité de la « copie » dépendra des qualités du traducteur, de ses connaissances, à la fois linguistiques et extralinguistiques. La génération qui suivra tentera de faire mieux. C'est cette recherche, utopique, de la perfection qui poussent les uns et les autres à reprendre ce que les anciens ont, avant eux, ambitionné de réaliser.

## **V. Retraduction pour le plaisir**

Je crois qu'on peut évoquer une autre raison qui justifie certaines retraductions, une raison peut-être marginale, mais qu'on ne peut se permettre de négliger. Je veux parler de la retraduction par plaisir. Elle ne vient pas d'une nécessité extérieure, mais d'un élan intérieur. La traduction d'une oeuvre classique est un défi important, qu'on ne relève pas à la légère, parce qu'une oeuvre classique est connue non seulement des spécialistes, mais aussi d'un public plus large. En entreprendre la retraduction, c'est s'exposer à des critiques certaines. On comparera la nouvelle version à l'aune d'autres qui sont réputées. Une retraduction peut aussi être l'aboutissement d'un long travail d'étude, de recherche, de réflexion, le résultat d'une analyse profonde et poussée. Elle peut aussi naître du désir de partager un texte qu'on apprécie et qui a une signification personnelle. Évidemment, il entre une grande part de *pertinence culturelle* dans



toute retraduction, mais elle ne constitue pas toujours la motivation du traducteur. Un cas n'est jamais isolé, il peut être l'enseigne d'un phénomène plus répandu qu'on ne le croit. En voici donc un qui m'a paru intéressant et pertinent. Louis Bardollet a été professeur de grec dans un lycée pendant trente ans. Trente années pendant lesquelles il a enseigné le grec ancien à des jeunes à travers les textes, dont, bien sûr, *L'Illiade* et *L'Odyssée* dont il a fini par produire une traduction, ou, faudrait-il dire, une retraduction. Dans son avant-propos, il explique sa démarche.

« Mais je dois confesser que, tout au long de mes années de labeur, si je n'ai jamais oublié les étudiants, auxquels j'ai voulu aussi être agréable, ne fût-ce qu'en leur rendant service, je n'ai cessé de me représenter ces lecteurs bénévoles, non initiés à la langue des anciens Grecs, qui ont à coeur d'explorer les chefs-d'oeuvres de la culture universelle. C'est pour eux principalement que, si j'ai tenté de rendre ma traduction exacte, j'ai follement rêvé de la vêtir encore de cette rare et noble simplicité dont use Homère pour nous émouvoir et nous donner du plaisir, et l'on peut deviner que je ne me flatte pas d'y avoir réussi. [...] Pour lire Homère et y trouver contentement, il n'est nul besoin d'être savant. Ce qui est nécessaire et suffisant, c'est d'avoir l'intelligence du coeur et d'être sensible à la beauté<sup>12</sup>. »

Il apparaît évident, à la lecture de ces quelques lignes, que Louis Bardollet veut mettre son savoir au service des autres pour leur faire partager le *plaisir* et le *contentement* dont il parle et dont il a, le premier, fait l'expérience. Homère représente pour lui la passion de toute une vie, et certainement le couronnement de sa carrière à travers cette traduction. On ne peut exclure, de la liste des raisons qui font qu'on retraduit les grands textes, le principe de plaisir, si minime soit-il.

## VI. Retraduction et pensée

Les traductions vieillissent. Ce vieillissement des traductions se manifeste par le fait que leur « *puissance d'ébranlement et d'interpellation avait fini par être menacée à la fois par leur « gloire » (trop de clarté obscurcit, trop de rayonnement épuise) et par des traductions appartenant à une phase de la conscience occidentale qui ne correspond plus à la nôtre*<sup>13</sup>. » Et

---

<sup>12</sup> Homère, *L'Illiade, L'Odyssée*, Nouvelle traduction de Louis Bardollet, (1995). Paris, Robert Laffont. p. IX et X.

<sup>13</sup> Berman, Antoine (1984). *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Éditions Gallimard. p. 281.

Berman poursuit en expliquant la « *volonté de rouvrir l'accès aux grands textes de notre tradition historique*<sup>14</sup>. » La retraduction participe à l'évolution des idées et de la pensée. Les courants de pensées qui se succèdent appellent de nouvelles interprétations et donc de nouvelles lectures qui aboutissent à de nouvelles traductions. Berman donne l'exemple de Heidegger qui revisite la philosophie grecque. La retraduction fait partie de la « *tâche de la pensée* », dit-il. Le philosophe et l'exégète doivent se soumettre à cet exercice s'ils veulent ouvrir de nouveaux accès à des textes déjà « galvaudés ». La retraduction devient un lieu de passage obligé pour l'intellectuel. Dans ce cas de figure, retraduction et pensée semblent procéder l'une de l'autre.

## VII. Retraduction et idéologie

Les traductions deviennent caduques parce que la situation politique d'un peuple change, quand il accède à l'indépendance, ou qu'il s'émancipe d'une tutelle devenue indésirable, par exemple. Cette indépendance peut s'accompagner d'un distancement moral et intellectuel par rapport à la puissance dominante. La retraduction peut faire partie du processus et du discours d'émancipation; elle représente une façon de se démarquer de la pensée dominante. Elle est une réappropriation du discours en réaction à une situation qui a été subie comme oppressive, peut-être répressive. On peut classer dans cette catégorie l'émergence de mouvements. En font partie les schismes religieux; la Renaissance a été une période très riche dans ce domaine, marquée en même temps par des violences extrêmes. Luther et Henry VIII sont les manifestations les plus célèbres de ce mouvement, le premier ayant produit sa propre retraduction de la Bible, et le second en ayant validé une autre, chacun pour des raisons initiales différentes. Mais l'Europe protestante ne réagit pas seulement contre la papauté, elle réagit aussi pour des raisons d'identité linguistique, contre l'emploi du latin et pour un accès du peuple aux textes sacrés dans une

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 281.

langue qu'il comprenne. Anthony Pym appelle cela de la *retraduction active*<sup>15</sup>. Elle ne découle pas du vieillissement des traductions antérieures, mais procède d'une volonté de produire un texte qui répondent aux exigences d'une idéologie particulière. Le féminisme est un autre mouvement qui cherche à se réappropriier le discours pour que les femmes y soient incluses à un niveau égal à celui des hommes. Une fois encore, la Bible est l'objet de toutes les convoitises. En 1977, *The Word for Us* adapte la terminologie pour faire entrer les femmes dans le texte lorsqu'elles en sont exclues, pour arraser la disproportion discursive entre les sexes; *the Son of Man* devient *the Child of humanity*, *fishers of women and men* remplace *fishers of men*. En 1983, *An Inclusive Language Lectionary* supprime l'utilisation de *He* mis à la place de *God* et le remplace par *God the sovereign one* ou par *God the father and mother*. Et Mary Phil Korsak publie en 1993 sa traduction de la Genèse, *At the Start... Genesis Made New*<sup>16</sup>, dans laquelle elle utilise *Elohim* à la place de *God* ou *He*, afin d'effacer toute trace de sexisme à l'encontre des femmes. Ces travaux ne sont pas les premiers; en 1895, Elizabeth Cady Stanton avait publié *The Woman's Bible, Comments on Genesis*, où elle contestait la place faite aux femmes dans le livre en question<sup>17</sup>. On peut s'attendre, d'autre part, à une retraduction de *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, lorsqu'on sait que la traduction anglaise existante, de H. M. Parshley, omet certains passages et polit la langue de Simone de Beauvoir<sup>18</sup>. Les travaux de Sherry Simon et Luise von Flotow, entre autres, pavent le chemin pour une refonte de cette oeuvre importante du féminisme.

---

<sup>15</sup> Jean Delisle et Gilbert Lafond (2000), "Retraduction active", *Histoire de la traduction* [cédérom pour PC], module "Notions", Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.

<sup>16</sup> Korsak, Mary Phil, (1993). *At the Start...Genesis Made New*, New York, Doubleday.

<sup>17</sup> Ces ouvrages ont été mentionnés par Luise von Flotow dans le cadre du séminaire *Théories de la traduction* enseigné à l'automne 2000, à l'ÉTI, Université d'Ottawa.

<sup>18</sup> von Flotow, Luise (2000). *Contingent Loves. Simone de Beauvoir and Sexuality*, Charlottesville & London, University press of Virginia.

## Conclusion

La retraduction apparaît être une nécessité à double face. Premièrement, c'est elle qui assure la vie et la survie des oeuvres qui constituent l'armature de la pensée, de la culture, des connaissances d'un peuple et de l'humanité. Deuxièmement, l'évolution dans son ensemble, linguistique, économique, sociale, technologique, politique, fait qu'il faut retraduire afin de réactualiser les textes, leur interprétation, leur langue traduisante, et ce dans le but de les rendre toujours disponibles au public, qu'il soit spécialiste ou profane.

La répétition engendre la tradition dont parle Heidegger, et cette tradition crée une perspective historique. Il ne fait aucun doute que la retraduction, qui très souvent passe inaperçue, représente une part importante de l'Histoire, et que sans elle de nombreuses facettes des civilisations dans leur évolution nous seraient inconnues.

Il semble que toutes les raisons qui justifient la retraduction se rejoignent dans la validité spatio-temporelle d'une traduction, dans cette notion, proposée par Annie Brisset, de *pertinence culturelle*.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, Roland (1978). *Leçon*, Paris, Éditions du Seuil.
- BERMAN, Antoine (1984), *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Éditions Gallimard.
- BRISSET, Annie (1990). *Sociocritique de la traduction*, Longueuil, Québec, Les Éditions du Préambule.
- DELCOURT, Marie (1925). *Études sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance*, coll. "Lettres", t. 19, Bruxelles, Maurice Lamertin, éditeur.
- DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2000), *Histoire de la traduction* [cédérom pour PC]; Gatineau (Québec), 1 disque au laser d'ordinateur; logiciel Didak; son, coul., 12 cm; édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
- FOUCAULT, Michel (1969). *L'archéologie du savoir*, Paris, Éditions Gallimard.
- HOMERE, *L'Iliade, L'Odyssée*, Nouvelle traduction de Louis Bardollet, (1995). Paris, Robert Laffont.
- HORGUELIN, Paul A. (2000). *Anthologie de la manière de traduire*, 2<sup>e</sup> éd., dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2000), *Histoire de la traduction* [cédérom pour PC], module « Thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
- MERLE, Robert (1991-1998). *Fortune de France*, t. 1 à t. 5, Paris, Éditions de Fallois.
- VON FLOTOW, Luise (2000). *Contingent Loves. Simone de Beauvoir and Sexuality*, Charlottesville & London, University Press of Virginia.

---

Travail présenté comme exigence du cours d'Histoire de la traduction (TRA 5901) donné par le prof. Jean Delisle, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, Hiver 2001.